

LES PETITES RÉBELLIONS

JEAN-PIERRE BROUILLAUD



LES PETITES
RÉBELLIONS

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015
ISBN : 978-2-283-02910-7

Prolégomènes

Les acteurs du présent ouvrage emprunteront la ligne 1 du métro parisien, puis, pour certains, la ligne 7 et, pour l'un d'entre eux, le RER B.

Ligne 1

- Pont de Neuilly.
- Les Sablons.
- Porte Maillot.
- Argentine.
- Étoile.
- George V.
- Franklin D. Roosevelt.
- Champs-Élysées – Clemenceau.
- Concorde.
- Tuileries.
- Palais-Royal – Musée du Louvre :
changement pour la ligne 7, direction

La Courneuve de la station Pyramides jusqu'à Porte de la Villette, où se trouve le Zénith.

– Louvre – Rivoli.

– Châtelet : *changement pour le RER B*, direction Saint-Rémy-lès-Chevreuse via Arcueil-Cachan.

Le baiser

Il repense à cette période où ses camarades de lycée embrassaient les filles tandis que lui embrassait seulement le projet de devenir notaire.

Le calcul

Quelque chose d'excitant, mais de pas trop dangereux tout de même. Il réfléchit au juste équilibre. Pas de risque démesuré. De l'intrépidité, mais sans excès. On ne devient pas l'ennemi public numéro un du jour au lendemain. Il faut de l'audace, de la bravoure, il faut un geste à la fois significatif et empreint de réserve. Il y prendra goût, peut-être, mais le premier pas doit être modeste. C'est une question de curseur.

Un impératif s'impose : il doit s'agir d'un acte prohibé. Illicite. Contraire à la réglementation. Parce qu'il n'a pas le souvenir, dans son existence, d'avoir commis quoi que ce soit d'interdit. Une jeunesse rectiligne, des études sérieuses, une carrière

professionnelle exemplaire, une vie privée sans taches, voilà ce dont il peut se targuer – ou se plaindre. À cinquante-cinq ans, il est grand temps de passer à l'action.

Alors, Henri Brunovilliers a épluché le Code pénal, qu'il connaît mal, parce que, en qualité de notaire, le Code civil lui est plus familier. Il a d'emblée laissé de côté la catégorie des crimes, tous punis d'au moins dix ans de réclusion. Trop lourd pour une première tentative et disproportionné par rapport à ses objectifs. Maître Brunovilliers ne tient pas à finir derrière des barreaux, même s'il est prêt à assumer les conséquences de sa soudaine reconversion. Il s'est donc concentré sur les petits délits et les contraventions. Certains, à l'évidence, manquent d'envergure : il ne va tout de même pas signer son entrée dans le banditisme en abandonnant « ... sur la voie publique des ordures, déchets, matériaux ou tout autre objet de quelque nature qu'il soit, en vue de leur enlèvement par le service de collecte, sans respecter les conditions fixées par l'autorité administrative

compétente... » (article R632-1 du Code pénal) ou en produisant des « ... bruits ou tapages injurieux ou nocturnes troublant la tranquillité d'autrui... » (article R623-2 du même Code). À ce stade, ce ne serait plus de la modestie, mais du radinisme. Il faut tout de même un acte qui ait de la gueule, qui inspire le respect, la crainte ou, *a minima*, l'étonnement.

La consommation de substances illicites serait une option. Pas à domicile, bien sûr. Sur la voie publique, parce qu'il faut assurer un certain retentissement à son geste (raison pour laquelle Henri écarte immédiatement la fraude fiscale, certes séduisante et facile à accomplir, mais qui pâtit beaucoup de la clandestinité qui lui est inhérente). Il n'a jamais fumé un joint de sa vie. Il est assez tenté par cette perspective, par l'idée de provocation et de défi à l'ordre public qui s'en dégage, mais une difficulté d'ordre pratique le fait renoncer : où trouver de la drogue ? Il n'en a pas la moindre idée et le fait de commettre une infraction est déjà un projet suffisamment

complexe et angoissant pour ne pas ajouter un stress supplémentaire lié à sa préparation. Il ne se voit pas errer dans les rues à la recherche d'un improbable dealer, qu'il ne saurait d'ailleurs pas identifier et à qui il ne saurait pas quoi dire. Il lui faut quelque chose d'immédiat, de spontané, quelque chose qui soit accessible au débutant.

L'idée du vol est assez séduisante. Un petit vol, s'entend. Pas un cambriolage de banque, non, pas de vanité pour une première, Henri songe plutôt au menu larcin dans un supermarché, quitter l'établissement en dissimulant sous son manteau une boîte de biscuits, une paire de chaussettes ou une canette de bière. Bof... À la réflexion, cela ne lui semble guère prestigieux, un peu minable même, il s'imagine déjà sortir du magasin, rougissant et penaud, se faire repérer immédiatement, et se retrouver dans une arrière-cour au fond d'un local délabré, contraint de parlementer avec un vigile brutal ou désabusé. Tout cela manque singulièrement d'éclat.

Alors, après examen des différentes pistes possibles, Maître Brunovilliers opte pour le voyage sans ticket dans le métropolitain, voire, si en chemin son ambition s'affermit, sur le réseau express régional. Parce qu'il voit dans ce comportement déviant un certain panache : on franchit le portillon du métro aux yeux de tous, et puis, sans honte, on continue sa marche dans les couloirs, la tête haute, suscitant la méfiance ou l'admiration, tel un aventurier des temps modernes qui n'a peur de rien, qui bafoue l'autorité et foule aux pieds le règlement de la Régie autonome des transports parisiens. Il y a là de l'audace et du clinquant – avantage supplémentaire, la sanction pénale reste extrêmement limitée : une amende de quarante-cinq euros.

Demain en fin de journée, Henri doit se rendre chez une cliente qui habite dans les Yvelines. Une vieille cliente riche et invalide, c'est donc au notaire d'aller vers elle. Plus d'une heure de transport. Il a préparé son plan d'action : il prendra la ligne 1 à la station Pont de Neuilly, puis changera à

Châtelet – Les Halles pour prendre le RER B, direction Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Tout cela sans titre de transport et avec le parfum de l’aventure.

Il est fébrile et exalté.

Demain, Henri Brunovilliers, notaire, sera un hors-la-loi.

La noce

Lors de la préparation au mariage, le prêtre avait remis au futur couple Bruno-villiers un formulaire contenant un certain nombre d'interrogations sur leur engagement. Ils devaient le remplir séparément, puis en discuter ensemble et présenter une sorte de bilan préconjugal au représentant de l'Église. Ainsi seraient-ils pleinement convaincus, l'un et l'autre, de la sincérité de leurs sentiments et de l'indispensable officialisation de leur union devant le Seigneur.

L'une des questions posées était : « Quelle est la principale qualité de votre conjoint qui motive votre souhait d'attacher pour l'éternité votre destinée à la sienne ? »

La femme d'Henri avait répondu ceci :
« Il est rassurant. »

C'était un compliment. Pas follement romantique, manquant sans doute de lyrisme à un moment aussi crucial, mais c'était un compliment tout de même.

Henri n'a plus envie d'être rassurant.

Henri se dit intérieurement : « Ma chérie, demain, une nouvelle vie commence. Regarde bien le journal de vingt heures, on pourrait y parler de ton mari. »

L'adieu

Vendredi, 8h 12, Neuilly-sur-Seine, domicile de M. et Mme Brunovilliers.

- Je rentrerai un peu tard ce soir.
- Tu seras au bureau?
- Non, je dois aller en fin de journée chez une vieille cliente qui ne peut pas se déplacer. Elle habite Saint-Rémy-lès-Chevreuse.
- Tu prends un taxi?
- Non, métro et RER.
- Tu as des tickets?
- Non.

Henri se demande si sa femme va percevoir tout ce qu'il y a derrière ce « non », si elle va deviner qu'il ne signifie pas « non, j'en achèterai » mais « non, et je n'ai pas l'intention de m'en procurer, quelles que soient les conséquences ».

– Attends, je regarde.

La femme d’Henri fouille dans son sac.

– Je n’en ai plus, désolée. Alors à ce soir, mon chéri.

Là, Henri laisse délibérément passer quelques secondes avant de répondre. Il regarde sa femme intensément, comme un agent double qui part en mission, ou un repris de justice s’apprêtant à accomplir le casse du siècle. Il espère qu’elle va soupçonner que quelque chose est en train de se passer, quelque chose d’irréversible, qu’elle va l’observer avec inquiétude, présentant déjà le terrible destin en marche, qu’elle va comprendre que cette nuit, peut-être, son mari ne dormira pas à son côté mais en maison d’arrêt au milieu de délinquants chevronnés. Finalement il lui dit, avec une voix qu’il veut un peu plus sombre que d’habitude, à la fois virile et hésitante :

– À... à ce soir.

– Puisque tu rentreras tard, j’achèterai le pain.

La note

Vendredi, 17h42, Paris, coulisses du Zénith.

- Ce soir, je tente le contre-ut.
- Pardon, Franck?
- Sur *Je ne reviendrai pas*, je tente le contre-ut.

Celui qui veut tenter le contre-ut, c'est Franck Milena, chanteur à succès, à très grand succès même, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, une institution, un monument de la variété française, un monstre des podiums, aujourd'hui un peu passé de mode mais drainant malgré tout dans le sillage de sa crinière grisonnante un public pas toujours jeune, mais fidèle.

Celui qui manifeste son scepticisme quant à cette histoire de contre-ut, c'est Gabriel, l'agent, le manager, le complice, l'ami, dont le sort affectif, professionnel et financier est si irrémédiablement lié à la carrière de la vedette qu'il en prend grand soin.

La scène se déroule dans les coulisses d'une prestigieuse salle de music-hall parisienne, à quelques heures du concert exclusif que Franck va donner. « Concert exclusif » s'étale sur les affiches pour montrer qu'il s'agit d'un événement unique et de grande ampleur que la star, avec sa générosité légendaire, consent à accorder. Plus prosaïquement, les producteurs ont surtout craint que Franck, à son âge et avec sa hanche douloureuse, ne puisse pas tenir plus d'une soirée.

Franck Milena incarne cinquante ans de chansons, de triomphes, de vagues à l'âme, quelques traversées du désert et, par-dessus tout, un immense tube, *Je ne reviendrai pas*, une romance de trois minutes,

légèrement acidulée, qui évoque un amour douloureux et se termine, comme pour exprimer au plus profond la déchirure de l'âme, par ce fameux contre-ut, cette note trop aiguë pour bon nombre de chanteurs, mais que Franck, au faîte de sa gloire, décochait avec puissance et facilité. Et cette note impressionnante, dangereuse, avait en grande partie contribué à la renommée de cette jolie blquette et de son interprète.

Lorsqu'un journaliste l'interroge aujourd'hui sur sa voix, son instrument de travail, Franck, qui a fêté l'an dernier son soixante-dixième anniversaire, a l'habitude de répondre, pour rassurer son public autant que lui-même, qu'elle se bonifie avec l'âge, que, riche de toutes les expériences vécues, elle embellit, gagne en rondeur et en maturité. Peut-être, Franck, peut-être. Mais si la voix s'améliore, elle devient aussi plus grave au fil des saisons. Certains chanteurs, la cinquantaine passée, réenregistrent l'intégralité de leur répertoire en le baissant de deux ou trois tonalités, afin de pouvoir continuer à l'interpréter

confortablement. Franck, par orgueil, s'y est toujours refusé et continue avec obstination à chanter les partitions originales. Il y parvient d'ailleurs plutôt bien, même si, parfois, il donne l'impression de déchirer ses cordes vocales.

Mais le contre-ut de *Je ne reviendrai pas...* Ce contre-ut ne lui est plus accessible depuis longtemps. À cinquante ans déjà, le sortir était devenu périlleux – un défi incertain à renouveler à chaque concert. Depuis une quinzaine d'années, il n'est même plus envisageable d'essayer. La voix refuse de monter. Pourtant, cette note, Franck l'a dans la tête et l'a dans le cœur. Il la sent arriver, il l'entend dans son oreille, mais il est bien obligé de constater qu'elle s'arrête soudainement dans sa gorge, comme une vague brisée net par la falaise. Alors, depuis toutes ces années, au moment d'aborder l'instant fatidique à l'origine de sa gloire et que le public attend, Franck biaise. De plus en plus au fil des ans. Il a d'abord tenté de prendre la note en dessous, avec une voix de fausset, puis,

lorsque même cela ne fut plus possible, par la prendre de côté, puis, en fin de compte, par ne plus la prendre du tout. Maintenant, Franck fait un signe aux spectateurs pour les faire chanter à la fin du morceau. Cette note tant espérée, le public doit tenter de la produire, seulement accompagné d'un geste du chanteur, un geste un peu las, comme un adieu, une abdication. Le résultat musical n'est pas très brillant, mais des centaines de voix réunies parviennent toujours à corriger un peu les imperfections de chacune. Et le contre-ut, tant bien que mal, finit par résonner dans la salle.

Les spectateurs ne tiennent jamais rigueur à Franck de ce renoncement. Ils continuent à l'acclamer pour cette prouesse désormais virtuelle, ce souvenir désormais jauni, laissant croire l'espace d'un instant au chanteur que c'est bien lui qui a balancé le contre-ut, comme au bon vieux temps, le temps où il faisait la couverture des magazines et le bonheur des jeunes filles. Comment, d'ailleurs, le public aurait-il pu

en vouloir à Franck? Lui en vouloir de vieillir? Il a tant donné à ses fans pendant des dizaines d'années que ceux-ci estiment normal de lui rendre un peu de cet amour en essayant de prendre le relais sur cette note qui lui échappe.

La classe

Vendredi, 17h45, Neuilly-sur-Seine.

Dans la rue, Henri Brunovilliers sent des regards lourds se poser sur lui, des regards qui devinent avoir devant eux un individu qui va commettre, dans quelques minutes, l'irréparable. Il bombe un peu le torse. Il y a bien longtemps qu'il n'avait ressenti une telle fierté. Il n'est plus le petit homme grisâtre et légèrement voûté qui rejoint son bureau, anonyme parmi les anonymes, un petit homme qu'on ne remarquerait même pas si on l'écrasait, un petit homme dont on se sert pour vendre des fonds de commerce et consentir des hypothèques, mais dont on ne distingue jamais vraiment le visage, un petit homme qui recopie des articles du Code civil et

publie des avis que personne ne lit dans des journaux d'annonces légales. Non ! Ce matin, il a la sensation d'avoir trente ans de moins et une longue vie d'aventures devant lui, une vie dont il va poser la pierre fondatrice, avec un peu de retard, certes. Mais il éprouve le sentiment enivrant de commencer à rattraper le temps perdu.

Lors d'un voyage scolaire auquel sa mère l'avait finalement autorisé à participer après bien des tractations avec la maîtresse – « Madame, votre fils sera le seul à ne pas venir, ce n'est pas bon pour son intégration dans le groupe » –, il y eut cette soirée où tous ses camarades, qui avaient fomenté leur plan durant la journée, avaient réussi à quitter l'enceinte du centre de vacances pour allumer un feu de bois dans la forêt voisine et manger autour de celui-ci un lot de friandises qu'ils avaient un peu plus tôt dérobées dans le grand magasin voisin. Henri n'avait pas été associé à la préparation de cette dangereuse escapade et, mis au pied du mur à la dernière seconde – « Tu viens avec

nous? » —, avait refusé de s'associer à ce forfait. Toute la classe avait fait l'objet d'une sévère punition collective tandis que lui avait reçu, lui l'honnête garçon, le valeureux résistant, les félicitations de la maîtresse, du directeur du centre, et de sa mère qui, informée par la suite de l'épisode, en avait conçu une immense et légitime satisfaction.

Donnez-lui quelques décennies de moins aujourd'hui et il sera celui qui conçoit le projet, entraîne le groupe, vole les bonbons, allume le feu et assume seul devant les autorités la responsabilité de cette infamie.

Henri se dit que si ses camarades de l'époque le voyaient aujourd'hui sur la route du crime, ils seraient impressionnés. Avec quelques décennies de retard, il va leur montrer quel genre d'homme il est.

Il s'engouffre dans la bouche du métro. Il commence à respirer avec difficulté. Cinquante-cinq ans de probité absolue

sont en train de voler en éclats, ce n'est pas rien.

Maître Brunovilliers va se rendre coupable de sa première infraction. Commise avec préméditation. Pire, avec envie.

Son cœur bat comme un tam-tam.

Une douleur violente lui tord le ventre.

Mais dans sa tête, un souffle, une voix, une espérance le portent.